

Devrions-nous apprendre à nous passer de la

En mars, l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) annonçait une croissance mondiale négative pour 2009. Et le directeur du Fonds monétaire international (FMI) d'annoncer que le monde entier serait en récession pour la première fois depuis des dizaines d'années. Comment en

est-on arrivé là? Présentée d'abord comme un phénomène financier, la crise appelait des «réponses financières» qui ramenaient le débat sur ses causes à une question de gestion, de régulation et non de système. De financière, la crise est devenue économique, voire, selon certains, de société ou même de

LA CROISSANCE POUR ÉCHAPPER À LA FAIM ET À LA MORT PRÉMATURÉE

Par David de la Croix

En Égypte romaine, en l'an 250 de notre ère, le salaire journalier permet d'acheter 8 livres de blé. Dans les villes, l'espérance de vie à la naissance est de 24 ans, témoignant d'une forte mortalité infantile, de l'ordre de 50%. À la campagne, la situation est un peu meilleure avec une espérance de vie à la naissance de 28 ans.

En Angleterre, à la fin du XVIII^e siècle, le salaire journalier dans l'agriculture permet d'acquérir 11 livres de blé, soit à peine davantage que seize siècles auparavant. À Londres, l'espérance de vie à la naissance est de 23 ans. Dans le pays, elle est de 38 ans, avec 30% de mortalité infantile.

Au cours de ces seize siècles, que d'inventions et de découvertes! Pourtant le niveau de vie n'a pratiquement pas changé. Croissance zéro. Stagnation de la qualité de vie, telle que mesurée par la mortalité infantile ou l'espérance de vie à différents âges. Par contre, cette période s'est traduite par une croissance lente mais soutenue de la population.

Depuis 1800, le monde a changé, pour une raison encore débattue. Les découvertes et inventions ont alors commencé à accroître le revenu par habitant. Lentement tout d'abord, puis plus vite, jusqu'à atteindre à peu près une croissance de 2% par an. Parallèlement à cet accroissement de revenu, on observe notamment un recul général de la mortalité et une montée de l'éducation, deux années de scolarité en moyenne en 1820 en Angleterre à quinze années aujourd'hui. En outre, le nombre d'heures par jour disponibles pour des activités

de loisir a lui aussi cru significativement, de 1,8 heure en 1880 à 5,8 heures en 1995 (selon Fogel, pour les hommes américains).

La croissance ne consiste pas simplement à rouler dans des voitures plus puissantes, mais c'est surtout un moteur d'amélioration de la vie en général.

La croissance ne consiste donc pas simplement à pouvoir s'offrir des hamburgers plus gros et à rouler dans des voitures plus puissantes, mais c'est surtout un moteur d'amélioration de la vie en général, en passant par la santé, l'éducation et le loisir. C'est la croissance, et elle seule, qui, historiquement, a permis à des pans entiers de notre monde d'échapper à la faim et à la mort prématurée. Plus récemment, depuis 1990, la croissance en Asie de l'Est et du Sud a extrait de la pauvreté absolue (revenu inférieur à 1\$ par jour) des millions de personnes.

Aujourd'hui, de grandes disparités persistent dans notre monde. Elles proviennent de ce que les différentes parties du monde ont quitté le régime de stagnation décrit plus haut à des moments différents. Imposer la croissance zéro aux pays pauvres, c'est maintenir les inégalités globales. Il est toutefois légitime de se demander s'il y a des limites, écologiques, sociales, ou autres, à la croissance globale. C'est une question difficile, vu la nouveauté du phénomène à l'échelle de l'humanité, seulement deux siècles. Sachant que le moteur de la croissance est le progrès technique, c'est aussi son orientation qui permettra ou non d'engendrer une croissance plus propre, moins consommatrice en matières premières et davantage orientée sur des biens de plus en plus immatériels. ■



David de la Croix est, à l'UCL, professeur au Département de sciences économiques et au Center for Operations Research and Econometrics (CORE).

croissance économique?

civilisation, ébranlant non plus seulement les banques mais la planète. C'est donc plus largement la croissance économique qui pose question: comment replacer cette crise dans l'histoire du capitalisme? Faut-il en finir avec le capitalisme? L'issue à la crise passera-t-elle par un changement de système?

LA CROISSANCE ÉCONOMIQUE NE TIENT PAS SES PROMESSES

Par Christian Arnsperger

Partout dans le monde, la croissance annuelle du Produit Intérieur Brut (PIB) par tête est devenue un impératif politique. Pourtant, les ressources naturelles ne sont pas illimitées, et les gains de productivité ne permettront pas de repousser indéfiniment l'échéance inéluctable d'une limite à la croissance. Autant s'y préparer sereinement, plutôt que de se crispier jusqu'à l'ultime moment sur un modèle non soutenable. Nous sommes pris collectivement en otage par une logique économique qui, sous prétexte de contribuer à notre prospérité, abîme en réalité notre humanité. La croissance économique ne tient pas ses promesses.

Fréquemment, la croissance s'avère être destructrice d'emplois.

Elle ne crée de l'emploi que si les gains de productivité ne sont pas trop forts. Or, la logique de notre système fait que, pour se concurrencer et pour satisfaire leurs actionnaires, les entreprises se poussent mutuellement au «dégraissage». Fréquemment, la croissance s'avère donc être destructrice d'emplois. À l'inverse, dans une économie conviviale où le PIB par tête resterait constant et où la population croîtrait peu, on pourrait créer de l'emploi en acceptant d'utiliser des technologies moins productives, des outils à taille humaine. C'est une question de choix de vie.

La croissance ne fait pas non plus nécessairement le bonheur de tous, même parmi ceux qui ont un emploi. Il faudrait pouvoir en redistribuer les fruits, et là encore la logique économique ambiante pose problème. Faire croître la production signifie négliger des pans entiers de l'existence, pour se focaliser sur la productivité. Nos «loisirs» consistent à nous «reposer» des effets de la croissance. Nous perdons nos vies à vouloir les amélio-

rer sans cesse. C'est la croissance elle-même qui, en nous entraînant dans un cycle productiviste et consumériste, nuit à notre bonheur, au-dessus d'un certain seuil. Pourrait-on, du moins, généraliser ce seuil minimal à tous? Non, car dans la logique où nous nous trouvons, une égalité accrue entre tous les citoyens de la planète tuerait le dynamisme même qui permet de «faire de la croissance». Ce dont ont besoin les pauvres dans nos pays, ainsi que dans les contrées du Tiers monde, c'est avant tout d'une plus grande autonomie et d'une plus grande capacité à prendre leurs existences en main. La focalisation actuelle sur la croissance les en empêche: elle s'inscrit dans une conception trompeuse du progrès qui identifie «mieux» avec «toujours plus».

En effet, même ceux d'entre nous qui se trouvent au-dessus du seuil minimal sont très largement aliénés. «Jouer» dans le modèle de croissance actuel, c'est s'engouffrer dans une fuite en avant dont on nous dit qu'elle est la seule façon de nous protéger collectivement de la misère. Mais la misère est toujours bien là, plus que jamais, même si ses formes ont changé. Si l'on tient compte de la destruction de l'environnement, des pathologies induites et de la déstructuration des tissus relationnels, la croissance crée davantage de misère qu'elle n'en élimine.

Apprenons à revivre. Exerçons des activités fécondes dans des domaines non «productifs». Créons de nouvelles manières de mesurer et faire circuler la richesse. L'économie sociale et solidaire, centrée sur la sobriété conviviale et le service attentif aux personnes, préoccupée de croissance humaine intérieure, existe déjà. Il importe d'en généraliser la logique, au Nord comme au Sud. De nouveaux choix de vie sont possibles. ■

Christian Arnsperger est professeur à l'UCL et membre de la Chaire Hoover d'éthique économique et sociale.



Louvain